PENSER ENSEMBLE, DE PRÈS ET DE LOIN

De la France, dont elle parlait parfaitement la langue, Clara Gallini a fait l'une de ses patries culturelles. Un choix sans doute évident lorsque l'on était issu d'une bonne famille de la bourgeoisie lombarde mais qui se chargeait, pour elle, de raisons intellectuelles précises: dans les années 1970, l'*École des hautes études en sciences sociales* était le laboratoire le plus fécond d'une réorientation des sciences sociales et humaines à travers la confrontation entre anthropologues, historiens, sociologues, linguistes. De fait, les livres de Clara Gallini portent la trace de cette effervescence: Maurice Godelier, Marc Augé, Pierre Bourdieu sont pour elle des références constantes.

C'est aussi à cette École que je dois ma première rencontre avec Clara. Au grand colloque sur le charivari, organisé à Paris en avril 1977 par Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt[1], qui rassemblait historiens, antiquisants, ethnologues, littéraires, peu d'ethnologues de l'Europe fondaient leurs analyses sur des enquêtes directes puisque la plupart d'entre eux pensaient que l'usage avait disparu. A

1 J. Le Goff et J-C. Schmitt (éds.), *Le charivari.* Actes de la table ronde organisée à Paris (25-27 avril 1977) par l'EHESS et le CNRS, Paris-La Haye-New York, EHESS/Mouton 1981.

Giordana Charuty, *Penser ensemble, de près et de loin*, nostos n° 3, dicembre 2018: 101-142.

l'exception de trois chercheurs qui, sans se connaître, formulaient la même exigence de défaire la typologie intemporelle dans laquelle les folkloristes avaient figé cette forme de justice populaire. La lecture proposée par Daniel Fabre et Bernard Traimond pour le charivari dans les Landes – expliciter des enjeux politiques en restituant au langage rituel son épaisseur sociologique et historique[2] – apparaissait tout aussi pertinente pour la part bien vivante des usages que documentait Clara Gallini pour la Sardaigne. Elle se souviendra en riant, bien des années plus tard, de cette première rencontre avec deux ethnologues "anarchistes"[3]. Participait aussi à ce colloque Marc Soriano, mais la rencontre qui donnera naissance à une très précieuse amitié intellectuelle, n'adviendra que quelques années plus tard grâce, encore, à Jean-Claude Schmitt[4].

nostos 3 2018

Entre Pays de Sault et Sardaigne: réconcilier la vie et les livres

De ce colloque de 1977, me parviennent des échos à Carcassonne où, l'année précédente, j'ai fait connaissance avec les ethnologues qui travaillent dans les mêmes villages des Pyrénées audoises où j'accompagne des adolescents de l'École de Bonneuil, une expérimentation parisienne d'anti-psychiatrie. Alors que je ne suis qu'une débutante, venue de la philosophie, Daniel Fabre me suggère d'enquêter sur d'hypothétiques fêtes de l'ours en Sardaigne pour une

2 D. Fabre et B. Traimond, *Le charivari gascon contemporain: un enjeu politique*, Ivi pp. 23-32. Le langage symbolique de ces pénalités rituelles sera réintégré dix ans plus tard. Voir D. Fabre, « *Familles. Le privé contre la coutume* », in *Histoire de la vie privée*, éds. P. Ariès et G. Duby t. 3 : *De la Renaissance aux Lumières*, Le Seuil, Paris 1986, pp. 543-579.

3 Clara Gallini publie sa contribution dans un recueil d'articles qui paraît en novembre de la même année: « *Sa corredda a caddu 'e su molenti. Il charivari in Sardegna* »; in *Tradizioni sarde e miti d'oggi. Dinamiche culturali e scontri di classe,* Edes, Cagliari 1977.

4 Clara Gallini a reconstruit les circonstances de cette première rencontre en mai 1981: *Prefazione*, "Nostos", II, 2017, pp. 42-44.

étude comparative centrée sur les Pyrénées, l'un des programmes du Centre d'anthropologie des sociétés rurales, le laboratoire toulousain en cours de création. Je m'empresse donc d'écrire à Clara Gallini et de lui rendre visite à Cagliari durant l'été, en quête d'une forme sarde de ces fêtes que Daniel analyse, dans son séminaire, avec toutes les ressources de l'analyse structurale. J'entends encore le rire de Clara qui, durant quelques semaines, suivit d'un œil amusé mes efforts pour identifier dans les bibliothèques et auprès d'érudits de ses amis, quelque chose qui aurait pu s'apparenter à des fêtes de l'ours. A la fin de l'été, j'allai la saluer avant de rentrer en France. En guise de viatique, elle m'offrit l'un de ses derniers livres, *Il consumo del sacro. Feste lunghe di Sardegna,* avec, en dédicace, «un affettuoso arrivederci», «un affectueux au revoir»[5].

De retour à Carcassonne, des projets d'invitation à l'antenne toulousaine de l'Ehess s'en suivirent aussitôt, que des problèmes de santé et des échéances de travail obligèrent Clara Gallini à décliner: «En octobre, je compte passer deux semaines à Rome, pour essayer de finir d'écrire un De Martino inachevé et pour travailler un peu»[6]. En échange, ce sont des images et des senteurs de sa chère Sardaigne qu'elle m'envoie: «Ici c'est le moment des vendanges et tous les étudiants sont très occupés dans les campagnes. Il pleut et les premiers champignons sortent, sous les cistes et les lentisques. Et les parfums de la Sardaigne se font plus intenses. Je t'en envoie un petit peu par lettre»[7]. Trente ans après, au cœur de l'enveloppe ouverte, flotte toujours le parfum des cistes séchés. Aux vacances de Noël, c'est une

5 C. Gallini, *Il consumo del sacro. Feste lunghe di Sardegna,* Laterza, Bari 1971.

6 «A ottobre, conto di passare un paio di settimane a Roma, per cercare di scrivere un de Martino non finito e di studiare un po'», C. Gallini a G. Charuty, Cagliari, 27. 9. 77.

7 «Qui è tempo di vendemmia, e tutti gli studenti sono occupatissimi in campagne. Piove e spuntano i primi funghi, sotto i cisti e i lentischi. E i profumi di Sardegna si fanno più intensi. Te ne mando un pochino per lettera», *Ibid.*

longue lettre qui me parvient de Crema où, «dans les brumes et les gelées du Nord», Clara séjourne pour les obligations familiales de fin d'année, tout en rêvant de livres et de champignons[8]. Une lettre qui traduit bien, comme toutes celles qui suivront durant une dizaine d'années, la liberté avec laquelle elle tissait ensemble manières de vivre et de penser. Son accueil si chaleureux m'a conduite à revenir en Sardaigne l'année suivante, aux vacances de printemps et d'été, pour découvrir, parallèlement aux villages pyrénéens où j'enquête sur le travail des femmes dans l'ancien monde agro-pastoral, une société bien vivante très contrastée sur le plan des structures sociales et économiques, ainsi qu'une tradition intellectuelle considérable, en ayant pour guide celle qui avait eu le privilège d'être l'assistante d'Ernesto De Martino, puis de lui succéder en cette même université de Cagliari.

Oubliant les introuvables fêtes de l'ours, j'abandonnai tout projet précis d'ethnographie en Sardaigne pour entrer dans une sorte de relation critique d'apprentissage qui, en même temps que les saisissants contrastes de l'île, me faisait découvrir d'autres manières de se dire "ethnologue". A Cagliari, les discussions avec Clara, ses amis et ses étudiants auxquels elle insufflait le goût de la recherche comme instrument de désaliénation, portaient sur les difficultés d'une enquête-action destinée à mettre au jour les besoins culturels des jeunes, dans un moment d'identification à des fins touristiques d'un patrimoine culturel – les danses, les pèlerinages, les costumes, les chants – qui nourrissait d'infinis débats sur les relations entre culture de masse et culture populaire. L'interrogation était, précisément, au cœur de ce livre – *Il consumo del sacro. Feste lunghe in Sardegna* – qui rompait de manière provocante avec toute rhétorique traditionaliste, pour mettre en lumière le glissement du sacré vers une sorte de bien de consommation, comme dans n'importe quelle économie capitaliste. A chaque séjour, je découvrais la richesse de cette école sarde

8 Voir ci-dessous, lettre n° 1 du 29.12.1977.

d'anthropologie culturelle dont je rapportais livres et revues publiés par la très inventive maison d'édition EDES[9] auxquels s'ajoutait le don d'un nouveau livre de Clara... et même un ourson esquissé dans une bûche de bois, par un créateur populaire dont elle affectionnait les sculptures. Celles-ci la suivront dans ses installations successives, comme l'ourson dressé sur ses pattes continue à veiller dans la pièce où j'écris ce texte, non loin d'une autre merveille: le beau livre sur les pains traditionnels, cet art éphémère en lequel Alberto Cirese invitait à voir l'équivalent féminin de l'art masculin de l'improvisation poétique[10].

Le recueil d'articles rassemblés dans *Tradizioni sarde e miti d'oggi*[11] établissait, d'emblée, une relation privilégiée avec quelques anthropologues et sociologues français: Maurice Godelier, Marc Augé et aussi le Pierre Bourdieu d'un grand article sur l'autonomisation du champ religieux[12]. Car il s'agissait, disait l'auteur avec beaucoup d'assurance, de poursuivre l'œuvre de Gramsci et de De Martino en intellectuelle résolument matérialiste, ce que laissait entendre le sous-titre du livre: *Dynamiques culturelles et affrontements de classe*. Pourtant, la lecture en était plutôt déconcertante pour l'apprentie ethnologue qui entendait faire sienne l'autre proposition, à première vue plus modeste, qui prévalait au sein de l'équipe toulousaine: arracher l'étude des traditions rituelles à la «fausse sollicitude primiti-

9 En particulier, les livres de Giulio Angioni sur le pastoralisme sarde et sur *sa laurera,* l'univers du travail paysan, ainsi que la revue BRADS d'Enrica Delitala. Pour une mise en perspective, voir l'émouvant hommage de P. Clemente, *Antropologia e Sardegna. In memoria di Clara Gallini e Giulio Angioni. Una scuola antropologica sarda?,* in "Dialoghi Mediterranei", XXIV, mars 2017.

10 A. M. Cirese, E. Delitala, C. Rapallo, G. Angioni (a cura di), *Pani tradizionali. Arte effimera in Sardegna*, EDES, Cagliari 1977.

11 Gallini, *Tradizioni sarde e miti d'oggi.* cit.

12 P. Bourdieu, *Genèse et structure du champ religieux*, in *"Revue française de sociologie",* XII, 1971, pp. 295 et suiv.

viste» en pratiquant ce que Pierre Bourdieu, justement, allait bientôt appeler un «humanisme scientifique» pour qualifier la «minutie et la patience respectueuses» de Lévi-Strauss[13]. Aussi bien, plus que les déclarations militantes et les jugements d'irrationalité sur la toute moderne expansion des recours à la «magie», m'intéressait la matière culturelle sarde lorsqu'elle était présente. Ainsi des rites de *s'imbrusciadura* pour soigner l'*assustu,* l'intense désordre somatique et psychique provoqué par un accident ou la rencontre d'une entité non humaine: des récits de peur analogues à ceux que je recueillais au Pays de Sault ou encore tous ces récits de rencontre avec des morts et des âmes en peine, qui m'occuperaient longuement. Or l'auteur jugeait, rétrospectivement, ce texte «excessivement démartinien», quant à l'objet et quant à l'analyse[14].

L'attention portée à la place des femmes relevait d'un intérêt partagé, en même temps que de choix divergents. Attentive à l'expression concrète des rôles féminins, Clara Gallini lisait, dans le charivari sarde, l'initiative des femmes qui, notait-elle, n'auraient jamais laissé sortir de la maison leur bien le plus précieux: ces casseroles de cuivre devenues simulacres d'armes entre les mains des jeunes gens, exécutants mais non mandataires du rite. Et, tandis que Camille Lacoste-Dujardin construisait avec Fatma Laali, entre Paris et les villages kabyles, un «dialogue de femmes en ethnologie», tandis que notre petit groupe toulousain enrichissait la bibliothèque languedocienne des travaux et des jours féminins, à la radio Clara Gallini donnait la parole à une villageoise «émancipée», Maria, son interlocutrice privilégiée à Tonara, avant d'en publier l'entretien[15]. Se mettre à l'écoute de la vie des femmes pouvait, cependant, renvoyer à des objectifs très différents: dans un cas, étaient sollicités des jugements

13 P. Bourdieu, *Le sens pratique,* les éditions de minuit, Paris 1980, p. 9.

14 Gallini, cit, p. 6.

15 Voir C. Lacoste-Dujardin, *Dialogue de femmes en ethnologie*, La Découverte, Paris 1977; C. Gallini, *Intervista a Maria,* Sellerio, Palermo1981.

sur les transformations des modes de vie, dans l'autre était privilégiée la mise en récit des principales sphères d'activités féminines pour voir surgir les relations imprévisibles qui leur donnaient sens.

Intellectuelle convaincue du pouvoir libérateur du regard anthropologique, Clara publiera régulièrement des chroniques dans *Il Manifesto,* pour une lecture distanciée de l'actualité. Ses recherches dialoguaient aussi avec les mobilisations des femmes, comme celle appelant à s'opposer à l'abrogation de la loi sur le divorce. Avec son ami, le journaliste et sociologue Luca Pinna qui se réclamait de Banfield, elle avait analysé l'éclatante victoire du non au référendum du 12 mai 1974, un résultat qui mettait, au contraire, à mal les clichés sur une Sardaigne archaïque[16]. Aussi bien, les transformations des vies privées et la diversité des sexualités entre générations d'hommes et de femmes faisaient-elles, entre nous, l'objet d'inlassables comparaisons qui accueillaient toutes les expérimentations. De ce climat de joyeuse vitalité participaient ce que plus personne n'osait appeler des «expéditions ethnographiques»: les voyages au cœur de la Sardaigne pour découvrir les fêtes patronales de la Barbagia, visiter les artisans, écouter les joutes poétiques, rendre visite à l'écrivain et critique d'art Raffaele Marchi dans sa belle demeure de Nuoro[17], retrouver l'ami Giovanni Canu originaire de Mamoiada et devenu à Milan peintre et sculpteur, distinguer les diverses sortes de pains, de fromages et de pâtisseries, boire force de vin en compagnie des amis dans la fête.

Cette libre exploration de la mosaïque de transformations sociales et culturelles qu'offrait, alors, cette Sardaigne que Clara Gallini aimait tant et qui rendait, par contraste, le déclin du Pays de Sault encore plus palpable, n'avait rien de l'exploration méthodique d'un

16 C. Gallini, L. Pinna, *Il referendum sul divorzio in Sardegna*, EDES, Cagliari 1975. Sur le familisme sarde, voir L. Pinna, *La famiglia esclusiva. Parentela e clientelismo in Sardegna,* Laterza, Bari 1971.

17 Voir le portrait complexe que Clara Gallini en a dressé en introduction à une réédition de ses écrits: R. Marchi, *Lettere dalla Barbagia. Presentazione di Clara Gallini,* EDES, Cagliari 1982, p.7-19.

phénomène social. Elle était, en un sens, portée par un imaginaire culturel occidental qui valorisait alors la différence sarde comme en témoignent, chez Gallimard, les traductions par Nino Franck de Gavino Ledda dans la collection «Témoins» et de Salvatore Satta dans la collection littéraire «Du monde entier»[18]. Mais elle posait aussi, à mon insu, les premiers jalons d'une exigence comparative qui sera généralisée au Centre d'anthropologie de Toulouse: explorer une activité rituelle – ou l'usage social qui en tient lieu – en construisant de proche en proche le contexte, beaucoup plus vaste que l'inscription sociale locale, des pratiques rituelles homologues ou opposées, dont la forme observée peut être considérée comme une variante ou une transformation.

Tradizioni sarde e miti d'oggi paraissent la même année que l'édition posthume de *La Fine del mondo*[19]. C'est aussi un gros livre que je rapporte dans mes bagages et que j'offre à Daniel Fabre. Invité, il y a quelques années, à faire retour sur son propre itinéraire intellectuel, il se souvenait de sa perplexité:

> De fait, la rencontre avait déjà eu lieu en 1977 au cours d'un grand colloque sur *Le charivari* organisé à Paris par Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt. Ginzburg était là et aussi Clara Gallini, qui m'a beaucoup étonné quand elle m'a dit qu'elle avait lu ma très aride thèse! Ce fut le début de riches échanges. Giordana a, peu après, visité Clara en Sardaigne. Elle en a rapporté *La fine del mondo* de de Martino, que j'ai feuilleté à ce moment-là, sans le lire réellement[20].

18 G. Ledda, *Padre Padrone. L'éducation d'un berger sarde,* Gallimard, Paris 1977 ; Id. *Padre Padrone II. Le langage de la faux*, Gallimard, Paris 1979. S. Satta, *Le jour du jugement.* Roman traduit de l'italien par Nino Franck, Gallimard, Paris 1981.

19 E. de Martino, *La fine del mondo. Contributo all'analisi delle apocalissi culturali.* a cura di Clara Gallini. Introduzione di Clara Gallini, Einaudi, Turin 1977.

20 A. Catalini, *France-Italie: un parcours d'anthropologue. Intervista à Daniel Fabre,* in "L'Uomo", I-II, 2017, p. 186. Au détour d'une note, dans un

De fait, du recueil d'essais écrits par l'ethnologue dans la première moitié des années 1970 à la longue introduction qui réexamine toute l'oeuvre du maître circulent les mêmes critiques – trop de psychologie, trop de psychanalyse, pas assez de structure sociale – qui seront reprises par d'autres chercheurs, en Italie comme en France. Les immenses difficultés que posait le travail éditorial de ces dossiers de travail, Clara les évoquait, parfois, dans les conversations d'après dîner qui nous réunissaient à Sestu, dans la banlieue de Cagliari, dans la belle maison villageoise de ses amis Giancarlo et Vera Pegna. Elles m'étaient largement hermétiques. Ce n'est que bien plus tard que je m'interrogerai, à mon tour, sur ce qu'avait pu être le projet démartinien et sur les critiques de son éditrice. En particulier, pourquoi reprocher à De Martino d'attribuer aux seuls paysans de l'Italie rurale une labilité psychologique appelant divers recours rituels de réaffirmation de la présence à soi et au monde, alors que ces dossiers qu'elle venait elle-même d'éditer exploraient, justement, les formes et les raisons d'une même labilité psychologique dans de tout autres milieux sociaux, telles les bourgeoisies occidentales?[21]

Échanges de livres, d'informations sur des colloques français, de tirés-à-part où je découvrais la richesse des rites préventifs ou curatifs qu'elle avait décrits pour la Sardaigne, d'orientations bibliographiques aussi bien que d'allusions discrètes et pleines d'humour sur nos "restructurations amoureuses" respectives, qui voisinent allègrement avec de minutieuses descriptions des restructurations toutes matérielles des maisons amies, ponctuent la correspondance que nous échangeons durant ces premières années. Que sait-elle des usages de l'enfournement des malades en Sardaigne? «Comme tu ver-

article de *Tradizioni* consacré au répertoire chanté qui puise ses références dans l'école de Prague, en particulier dans un article fondateur de Bogatirev et de Jakobson sur le folklore comme «forme spécifique de création», Clara Gallini déclare son accord substantiel avec les propositions de méthode de Daniel Fabre dans *La tradition orale du conte occitan*..

21 Clara Gallini, *Tradizioni...*, *op. cit.*, p. 53.

ras, j'ai un chapitre entier (ou un paragraphe) sur le four, avec toute la littérature que j'ai pu rassembler en mon temps. Aujourd'hui je me demanderais si le four n'a pas deux valences: l'une pratique, l'autre symbolique. Dans le passé j'ai peut-être trop souligné le symbolique»[22]. Avec Daniel et Claudine Fabre, nous regardons attentivement son usage de la photographie pour documenter tous les gestes d'une action rituelle, les portraits où, carnet à la main, elle pose à l'ethnologue sur le terrain mais aussi ces scènes où, saisie dans l'intimité d'une écoute, elle paraît si proche de son interlocutrice. Très vite, aussi, après l'édition française des *Benandanti* de Carlo Ginzburg, nous faisons de nouveaux projets de traduction: «Quels livres de moi traduire? Evviva! Je crois que le meilleur est encore *Feste lunghe di Sardegna,* que je pourrais mettre à jour avec une nouvelle introduction problématique. A moins que vous ne soyez intéressés par le petit livre qui sortira bientôt, *Intervista a Maria:* mais il me semble très italien. *Feste lunghe* décidément, c'est le mieux»[23]. De fait, nous le verrons, c'est un livre plus démartinien qui permettra à Clara de s'adresser aux lecteurs français.

Intérêts croisés

Septembre 1986: je rends, à nouveau, visite à Clara Gallini, dans une grande maison louée pour les vacances près de Bassano, dans la campagne romaine. Au plaisir de la retrouver se mêle une

22 « Come vedrai, ho un intero capitolo (o paragrafo) sul forno, con tutta la letterature che mi è stato possibile rinvenire per miei tempi. Ora mi chiederei se il forno non abbia due valenze : una pratica e una simbolica. In passato ho forse troppo enfatizzato il simbolico ». C. Gallini à G. Charuty, Rome, 2.2.81.

23 « Libri miei da tradurre. Evviva ! Credo che il più valido resti ancora *Feste lunghe di Sardegna,* che potrei riaggiornare con una nuova introduzione problematica. A meno che non vi interessi il libretto che fra poco arriverà, *Intervista a Maria:* ma mi sembra molto italiano. Ma *Feste lunghe* va decisamente meglio », *Ibid.*

certaine anxiété car bien du temps est passé depuis mes années d'apprentissage. Elle a quitté, depuis 1979, l'université de Cagliari pour *l'Orientale* de Naples, je viens d'entrer au CNRS après une année passée à l'Institut européen de Florence. Je lui apporte *Le couvent des fous,* elle m'offre *La sonnambula meravigliosa,* que je lis d'une traite[24]. J'ai oublié les séductions de la Sardaigne pour reprendre l'interrogation de Michel Foucault sur l'historicité de la folie, à partir de mes récits languedociens de crise domestique au sein d'une ancienne société à maison, aussi bien que d'austères dossiers de gendarmerie et d'archives hospitalières. Et je découvre, avec bonheur, que Clara s'est détournée des condamnations idéologiques pour comprendre ce foisonnant «besoin de merveilleux» qui s'est, montre-t-elle, emparé de la modernité urbaine tout au long du XIXe siècle, et dont je rencontrais des échos très précis dans mes affaires d'internement psychiatrique.

Au moment où elle commençait cette enquête, les faits de magnétisme animal et de somnambulisme magnétique étaient des objets réservés aux historiens de la psychologie et de la psychanalyse tel Henri Ellenberger dans son *Histoire de la découverte de l'inconscient* (1970), à l'exception de l'historien des Lumières Robert Darton qui analysait leurs dimensions politiques et idéologiques. Ce n'était que dans le cadre de «croyances» liées à une médecine populaire, rurale ou urbaine, que les ethnologues, en France, s'intéressaient à des pratiques historiquement issues de ces savoirs. Le nouveau livre de Clara Gallini prend immédiatement place, pour moi, dans une constellation d'ouvrages, de colloques et de numéros spéciaux de revues d'anthropologie qui vont constituer, durant plusieurs années, ma bibliothèque de travail car ils ouvrent une alternative à l'anthropologie

24 Giordana Charuty, *Le Couvent des fous. L'internement et ses usages en Languedoc, aux XIXe et XXe siècles,* Paris, Flammarion, 1985 ; Clara Gallini, *La sonnambula meravigliosa, Magnetismo e ipnotismo nell'Ottocento italiano,* Milan, Feltrinelli, 1983.

médicale, développée dans les pays anglo-saxons comme une spécialisation disciplinaire. En voici quelques titres pour mémoire: le colloque sur les intermédiaires culturels, organisé à Aix-en-Provence en 1978 par Michel Vovelle, et publié en 1981; *Le sens du mal* (1983) où Marc Augé propose sa formule: «la maladie comme forme élémentaire de l'événement»; le dossier «Guérisons et faits religieux» dirigé, en 1982, par Andras Zempleni dans la revue *Archives des sciences sociales des religions* et, peu après, celui sur «La maladie et ses causes», dans *L'Ethnographie* (1985), qui introduisent les notions d'«art de guérison» et d'«itinéraires thérapeutiques». A l'évidence, *La sonnambula meravigliosa* inaugure, à partir de l'Europe, une même réorientation du questionnement anthropologique en affirmant que les formes culturelles construites autour de la double figure du médecin magnétiseur et de la somnambule débordent, de toute part, le champ de la médecine.

Pour avoir dépouillé des archives hospitalières, suivi les médecins aliénistes dans leur exploration des pratiques spirites et leur expertise en matière de sorcellerie, parcouru les écrits de toutes sortes d'innovations religieuses, je sais combien il est difficile de transformer en terrain ethnographique la masse d'écrits qui constituent le principal matériau de ce genre d'enquête: d'épais manuels et traités théoriques de médecine magnétique qui, passé le premier moment de surprise, sont terriblement monotones; des compte-rendus de cas qui déclinent des "faits" tous plus extravagants les uns que les autres, sur le ton du plus sérieux constat positiviste; une poussière de brochures, de réclames, d'annonces de la presse écrite, alors en plein essor; des procès judiciaires; les grands traités de médecine clinique ou légale. Qui a pratiqué ces documents sait combien il est facile de succomber à deux sentiments contradictoires – le rejet pour invraisemblance ou par ennui – qu'il faut vaincre, pas à pas, pour maintenir face à toutes ces narrations une posture d'ethnographe. Mais c'est aussi, comme dans les archives de l'Inquisition ou de la justice, pour

qui se met à l'écoute de toutes ces voix discordantes, une extraordinaire possibilité de «rencontre» avec des sujets singuliers, ou plutôt des personnes dont les trajectoires sociales sont au carrefour de grandes mutations historiques et culturelles en acte.

«Je ne sais, écrit Clara Gallini en ouverture de la seconde partie de son enquête, si je réussirai à communiquer au lecteur la fascination qu'a exercée sur moi cette histoire: rencontrée par pur hasard, elle a déchaîné un besoin de fantastique qui m'a poussée à explorer le champ qui m'était, alors, totalement inconnu de l'histoire du magnétisme et du spiritisme»[25]. Les archives peuvent, en effet, exercer la même emprise que toutes ces interactions sociales que l'ethnographe vit d'abord dans la méconnaissance et qui sont l'ordinaire du travail de terrain. L'histoire qui a, initialement, captivé Clara est une affaire judiciaire du siècle précédent, longuement commentée par la presse, qui conduit à plusieurs reprises Paolo Conte, un jeune séminariste défroqué, tour à tour comme plaignant et comme accusé devant les tribunaux de Naples. La réversibilité des rapports de pouvoir entre protégé et protecteur, l'inventivité des faibles pour croire et faire croire à leurs rêves d'amour et d'ascension sociale, l'extravagance de leurs ruses pour déjouer les puissants pouvaient bien, en effet, retenir son attention. Mais déplier, un à un, tous les ingrédients et tous les niveaux de sens de cette affaire exigeait, assurément, de nouveaux instruments d'analyse et de nouvelles convictions ethnographiques.

S'intéresser à l'appropriation italienne d'une culture magnétique qui se décline sur plusieurs registres introduit un profond changement dans les objets qui distinguent ethnologues, historiens et

25 « Non so se riuscirò a trasferire nel lettore il fascino che ha avuto su di me questa storia, al cui incontro del tutto fortuito devo lo scatenarsi di un bisogno di fantastico, che mi ha spinto ad esplorare il campo, allora per me del tutto sconosciuto, della storia del magnetismo e dell'ipnotismo », Clara Gallini, *La sonnambula meravigliosa. Magnetismo e ipnotismo nell'Ottocento italiano*, Milan, Feltrinelli, 1983 : 177.

sociologues: comprendre les sociétés contemporaines, et non plus les mondes en voie de disparition; caractériser la modernité urbaine, telle qu'elle s'est inventée depuis le XIXe siècle en Europe occidentale, et non plus la fragmentation des sociétés rurales plus ou moins tenues à l'écart de cette modernité. Un changement d'objet, donc, associé à une écriture en rupture avec la rhétorique pesante de l'anthropologie italienne de ce temps, mais aussi avec l'excessive idéologisation qui court-circuitait trop souvent, à mes yeux, la richesse potentielle de l'ethnographie que pratiquait Clara Gallini dans la Sardaigne des années 1970.

Me frappe, d'emblée, la construction cinématographique du livre, pour rendre visibles les différents niveaux d'une foisonnante dynamique culturelle: une succession de "scènes" ou de "tableaux vivants" tour à tour centrés sur un vécu de cure, une réalisation spectaculaire, une trajectoire biographique (la carrière d'un couple de magnétiseurs), un conflit (tel ou tel procès), un moment dans un parcours de savant (les enquêtes de Lombroso ou de Morselli). Mais chaque "scène" fait passer le lecteur du détail du cas singulier à la formulation d'un problème général et de ses enjeux conceptuels. Bien avant de devenir des objets privilégiés par la sociologie de la critique, chaque chapitre traite d'une forme particulière d' "affaire" qui fixe à un moment donné un intense débat d'opinion que l'on ne saurait réduire à de simples rapports de force. S'y affrontent des savoirs hétérogènes dont la légitimité est, justement, l'enjeu de cette forme sociale dont l'analyse appelle une suspension du jugement normatif, pour décrire les épreuves à travers lesquelles ces savoirs doivent passer pour être reconnus comme légitimes ou pour être, au contraire, disqualifiés.

La récente réédition de ce livre, enrichi d'une préface d'Adelina Talamonti et d'une bibliographie mise à jour, est particulièrement bienvenue dans une période de reprise de travaux historiographiques qui s'obstinent encore trop souvent à ignorer l'apport des

anthropologues[26]. Comment réintégrer dans une raison "élargie" des usages qui, bien qu'issus d'un rêve démocratique, répondent au souci commun – faire face aux complications ordinaires de la vie, à la maladie et au malheur – en faisant éprouver à chacun une asymétrie des savoirs au nom de la Science, lorsque celle-ci entend prendre la relève de la Religion? Relire aujourd'hui *La sonnambula meravigliosa* c'est mesurer mieux encore, au regard des transformations du champ des sciences sociales, la richesse des cas minutieusement reconstitués, l'inventivité d'un questionnement qui associe le goût du détail des vies à la fermeté de l'élaboration théorique pour mettre en relation des mondes sociaux très divers et suggérer de nouvelles voies à explorer qui sont toujours d'actualité. Penser par cas, selon une démarche chère à Carlo Ginzburg, consiste aussi pour Clara Gallini à questionner des constructions culturelles globales, en creusant des singularités pour accéder au général.

Les travaux qui ont repris ces questions, depuis une quinzaine d'années, se sont focalisés sur les spécificités nationales d'une «religiosité de substitution», en Angleterre, en France, en Allemagne. Mais ils ont rarement maintenu la perspective d'ensemble et le cadre conceptuel général que ce livre proposait pour la première fois. En France, les historiennes de la médecine, et surtout des savoirs psychothérapeutiques ont complété l'étude du répertoire des cures "miraculeuses" en régime magnétique. Ces études d'histoire des sciences retrouvent alors une question anthropologique: sans exclure qu'il existe des structures psychologiques transhistoriques, on doit prendre acte qu'il n'est de psychisme que vécu au prisme de conceptions historiquement situées qui le modifient par un «effet en

26 Clara Gallini, *La sonnambula meravigliosa. Magnetismo e ipnotismo nell'Ottocento italiano*, Préface d'Adelina Talamonti, Rome, L'Asino d'oro, 2013, 397 p. L'ignorance de l'anthropologie est, notamment, le cas de la bibliographie chronologique des premières études contemporaines établie par Nicole Edelman en introduction au numéro thématique de la *Revue d'histoire du XIXe siècle, « Savoirs occultés : du magnétisme à l'hypnose »*, n°38, 2009/1 : 15.

boucle», écrit Jacqueline Carroy. Mais échappe souvent à ces analyses la compréhension d'enjeux culturels qui débordent le cadre thérapeutique.

Clara Gallini prévoyait une suite à ce livre – l'étude des pratiques spirites – qui étaient, alors, également au cœur des intérêts de Daniel Fabre et des miens. La comparaison entre cas français et cas italien, dans leurs diversités régionales, fut au cœur de nombreuses discussions lors d'un de ses séjours parisiens comme directrice d'études invitée par Marc Augé à l'Ehess. Cependant, Clara abandonna assez vite le projet d'un second volume consacré au spiritisme car il risquait, disait-elle, d'être répétitif. A vrai dire, ce livre à venir est présent – sur le mode fantomatique? – à travers les articles qu'elle a consacrés aux maisons hantées, à Eusapia Palladino, aux photographies de fantômes[27], mais aussi à travers l'enthousiasme qu'elle pouvait manifester pour toute nouvelle perspective d'analyse: ainsi de la lecture des images spirites dont elle avait, très tôt, perçu l'intérêt et dont je proposais quinze ans plus tard, une autre lecture en recentrant l'attention sur la description du «faire» des photographes-médiums[28]. Ou encore, lorsque j'ai repris à mon tour, le dossier de la clairvoyance somnambulique, pour décrire l'apprentissage des rôles sociaux et des magies transmises sur le mode du récit merveilleux, tel le modèle de devin aveugle réactualisé comme un rôle en attente d'interprétation. En France, cette vénérable figure a suscité une multiplicité de tentatives pour la revisiter et l'incarner dans les espaces d'expertise des sciences médicales, afin d'entretenir l'affrontement entre partisans et adversaires d'un autre rapport entre patient et thérapeute. En faire l'ethnographie, et pas seulement l'histoire culturelle, me conduira à reconstituer, comme dans une enquête de ter-

27 Clara Gallini, « Storie di case 'dove ci si sente' », *Il Piccolo Hans,* 1985, 45, p. 109-133 ; « Fotografie di fantasmi », *Campo 14/15,* « Fotografia, etnofotografia », 1983, p. 30-32.

28 Giordana Charuty, « La boite aux ancêtres. Photographie et science de l'invisible », *Terrain,* « Authentique ? », 1999, n°33, p. 57-80.

rain, les modalités d'apprentissage nécessaire pour réussir d'étranges performances publiques – «lire» des textes selon le principe d'une «transposition des sens», par les mains, l'épigastre, les pieds, en les appliquant à même la peau – porteuses d'une même question: de quel registre relève la lecture? Quant à la réponse – une «transposition des sens» – elle m'apparaîtra comme l'exacte contrepartie d'une redéfinition contemporaine de l'écriture littéraire, vécue et théorisée comme une expérience de *voyance* par des écrivains, hommes ou femmes, qui interrogeaient, en retour, les théories magnétiques pour explorer leur condition.

Mais, entre temps, bien d'autres occasions de rencontres, d'échanges d'idées et de travail en commun firent se croiser les routes de Toulouse et de Naples.

Le symbolique: résistances, malentendus, convergences

De son constant souci d'ouverture à diverses manières d'interroger le social pour élargir les objets de l'anthropologie, participent les nombreuses discussions, du milieu des années 1980 au milieu des années 1990, autour de ce que nous appelions, à Toulouse, l'anthropologie du symbolique. Ce choix qui nous conduisait à relire *La terre du remords* à la lumière de l'anthropologie structurale a incité Clara à faire retour sur son tout premier terrain ethnographique en Sardaigne et à proposer une version remaniée des *Rituali dell'argia,* à l'occasion de la traduction française de ce livre chez Verdier, à l'initiative de l'éditeur Michel Valensi. Cette publication fut prolongée, l'année suivante, par un entretien publié dans la revue *Terrain*[29]. Je l'avais initialement centré sur sa trajectoire intellectuelle dans la perspective, développée par la revue, d'une histoire des tradi-

29 Clara Gallini, *La danse de l'argia. Fête et guérison en Sardaigne.* Traduction Giordana Charuty et Michel Valensi, Lagrasse, Verdier, 1988 ; « L'ethnologie italienne : un itinéraire. Entretien entre Clara Gallini et Giordana Charuty », *Terrain,* 1989, n°12, p. 110-124.

tions nationales de l'ethnologie en Europe. Abandonnant toute position d'autorité, Clara confronta librement nos expériences réciproques de construction de dossiers médicaux et d'archives judiciaires en terrain ethnographique. La question des rapports entre le symbolique et le social, au cœur des débats entre historiens, ethnologues et sociologues, nous retint longuement.

On peut entendre un écho de ces échanges avec les ethnologues toulousains dans la nouvelle introduction écrite pour *La danse de l'argia,* qui propose la notion de comparaison «structurale» en reprenant à son compte des transformations advenues en France autour de l'analyse des rites et des «manières de dire et de faire» – expression que Clara reprend d'Yvonne Verdier dont les travaux feront l'objet, entre nous, de si nombreux débats[30]. De même, peut-elle désormais reconnaître des affinités entre les manières démartinienne et lévi-straussienne de conceptualiser le travail du rite en termes d'efficacité symbolique. La conclusion qu'elle a également réécrite fait plutôt entendre, même s'il ne figure pas dans la bibliographie, un écho du Pierre Bourdieu du «sens pratique», dans l'insistance à distinguer «fonction pratique» et polysémie des symboles[31].

Un peu auparavant, les travaux que nous conduisons à Toulouse sur les relations entre les vivants et les morts nous ont aussi conduits à relire un autre livre de De Martino, ignoré en France, *Morte e pianto rituale,* dont je traduis un chapitre pour la revue *Hésiode*, liée au GARAE, le centre de documentation des revues d'ethnologie fondé à Carcassonne. Clara se fera l'écho de ce renouveau d'intérêt, hors d'Italie, dans l'introduction à la belle réédition de ce livre, en 2000, chez Bollati Boringhieri[32]. C'est aussi l'occasion pour elle, alors que je lui rends visite pour quelques jours à San Remo,

30 Clara Gallini, *La danse...op. cit* p. 14, 16-18.

31 *Ibid*. p.187.

32 Clara Gallini, *Introduzione, in* Ernesto de Martino, *Morte e pianto rituale. Dal lamento funebre antico al pianto di Maria,* Torino, Bollati Boringhieri, 2000, p.XLI-XLIV.

d'évoquer une autre «passion végétale» que, toute jeune ethnographe, elle pensait pouvoir identifier au cœur du cycle cérémoniel organisé par la compagnie des *Maddalenanti* de Taggia, une petite ville voisine . Une séquence dramatique avait retenu son attention: «*Il ballo della morte*», «Le bal de la morte» et un élément végétal – la lavande – qui faisait le lien entre les diverses séquences de l'ensemble rituel[33]. Est-ce cette morte qui revient dans cette reproduction de *La sposa fantasma* – «*La mariée fantôme*» du photographe Gianni Rollin – , au dos de laquelle elle a griffonné, à mon intention, les références bibliographiques à ajouter à l'entretien de *Terrain?*

A ma remarque sur la distance prise, dans *La sonnambula meravigliosa,* avec les oppositions réifiées d'une certaine anthropologie marxiste, elle précise: «Ce qui continue à m'intéresser, c'est le rapport entre culture(s) et classe(s) sociale(s), non pas en des termes simplificateurs, attribuant à chaque classe une culture autonome et radicalement distincte de celle des autres classes, mais en plaçant au centre de l'analyse l'identification des dynamiques de pouvoir et de contrôle. C'est là le thème que j'ai toujours privilégié dans les différents secteurs de l'anthropologie du symbolique que j'ai explorés, car le symbolique est aussi un enjeu du contrôle social»[34]. Sous cette formulation générale, l'accord pouvait paraître facile. Mais la discussion cessait d'être académique dès qu'elle se recentrait sur des pratiques concrètes et le questionnement que l'on pouvait leur adresser. Car, ce qui était en question, était bien la réduction du symbolique à des catégories particulières d'objets ou d'usages et la priorité donnée aux rapports de force dans la tentation d'ordonner l'analyse à une hiérarchie des niveaux du social, plutôt que de concevoir le symbolique comme une propriété inhérente au social[35].

33 Clara Gallini, « Il 'ballo della morte' della Compagnia dei Maddalenanti a Taggia », *Lares,* XXVI, fasc. III-IV, 1960, p. 1-11.

34 « L'ethnologie italienne : un itinéraire », *op. cit.*, p. 120.

35 Les propositions de C. Fabre et D. Fabre me semblent, de ce point de vue, toujours éclairantes : « L'ethnologie du symbolique en France : situation et

Au cours de cet entretien, Clara Gallini revient aussi sur son étude des *novenari* sardes pour retenir comme l'aspect, alors, le plus neuf l'identification des groupes de parenté présents dans les sanctuaires, à partir d'une méthode bricolée d'enquête par questionnaires qui, bien sûr, n'avait que peu à voir avec la technicité de l'anthropologie de la parenté. J'étais, et je reste pour ma part davantage sensible à toutes ces pratiques rituelles que je retrouvais dans les *romarias* portugaises et dont je m'efforçais de déplier les logiques sémantiques. Mais relire aujourd'hui ce livre fait apercevoir, plus nettement encore, la tension irrésolue entre deux modèles analytiques. L'un conduit à construire un objet dissocié de soi par nécessité scientifique ou par le recours à des explications idéologiques qui semblent «toutes prêtes d'avance», selon l'heureuse formule de Richard Hoggart[36]. L'autre, au contraire, qui est fait pour toucher le lecteur, relève du même souci d'écriture ethnographique dont se réclamait De Martino et qu'exprimait, déjà, Alfred Métraux dans les années 1930, précédé en cela par Malinowski.

nostos 3 2018

> Imaginez-vous, écrit-elle, trois-cinq kilomètres (ou même plus) de route blanche, imaginez-vous des déserts de roches – pierres de granit rouge ou gris – imaginez-vous un ciel implacable, imaginez-vous une herbe rare et maigre brusquement interrompue par des taches de vert intense (ce sont les buissons de lentisques), imaginez-vous des plaines rosées d'asphodèles et des collines blanches de ciste au mois de mai, imaginez-vous des coulées de lauriers en juin, et l'énorme solitude d'un horizon dilaté[37].

perspectives », in I. Chiva , U. Jeggle (eds.) *Ethnologies en miroir,* Paris, MSH, 1987, p. 123-138.

36 Richard Hoggart, *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises.* Présentation de Claude Grignon, Paris, Hautes Etudes-Gallimard-Le Seuil, 1991.

37 C. Gallini, « Immaginatevi tre-cinque chilometri (o anche più) di strada bianca, immaginatevi deserti di rocce – pietre di rosso e grigio granito – immaginatevi un cielo implacabile, immaginatevi un'erba esile e magra interrotta all'improviso da macchie di verde intenso (sono i cespugli di

Je ne sais si cette évocation du voyage vers les *novenari* doit quelque chose au Malinowski des *Argonautes* qui, lui aussi, en appelait à l'imagination du lecteur:

> Imaginez-vous, débarquant, entouré de tout votre attirail, seul sur une grève tropicale, avec, tout à côté, un village d'indigènes, tandis que l'embarcation qui vous a amené cingle au large pour bientôt disparaître....Imaginez alors votre première entrée dans le village, seul ou en compagnie de votre cicerone blanc[38].

Mais c'est le même appel à toutes les ressources de la langue pour rendre sensible l'atmosphère différenciée des cinq *novenari*; une écriture qui s'exerce à rendre présentes ces figures féminines dont la dignité, voire le «grand style» ont tellement impressionné l'ethnologue qui s'efforce de restituer leurs façons d'agir, de sentir, de penser; une écriture, enfin, qui dit «je» pour inscrire discrètement les réactions émotionnelles de l'ethnographe à la situation décrite. Autant de traits que l'on ne trouvait plus guère, alors, dans les livres d'ethnologie.

Clara Gallini aimait inviter des chercheurs étrangers pour des colloques et des enseignements qui nous permettaient de faire connaissance avec les chercheurs de son département, ses nombreux étudiants et profiter, ainsi, de leurs savoirs comme de leur insatiable curiosité. Des collègues et des ami(e)s se reconnaîtront, bien sûr, parmi ceux et celles rencontrés, pour la première fois, à *l'Orientale* et à *La Sapienza*. Durant plusieurs années, en effet, j'ai pris la route de Naples, et un peu plus tard de Rome, à titre de *visiting professor*, pour exposer au public de ses séminaires l'avancée de mes nouvelles recherches sur la coutume chrétienne et ses rites de réparation, ainsi

---

lentischio), immaginatevi pianure rosee di asfodeli e colline bianche di cisto a maggio, immaginatevi fiumane di oleandri a giugno, e l'enorme solitudine di un orizzonte dilatato », *Il consumo del sacro...op. cit.*, p. 21

38 B. Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique occidental,* Paris, Gallimard, 1963.

que de celles conduites au sein de l'équipe toulousaine d'ethnologie. Au mois de mai, me précédaient, ou me succédaient, Marc Augé, Carmen Bernand, Jean-Michel Sallman, Serge Gruzinski. C'était là l'occasion de mettre à l'épreuve une anthropologie des sociétés chrétiennes qui poursuivait, à sa façon, le projet démartinien d'interroger ce que les sociétés occidentales devaient au christianisme. Elle a produit un recueil d'articles traduits par Adelina Talamonti et soigneusement relu par Clara qui en avait été la médiatrice auprès de l'éditeur Liguori[39]. Sa parution a coïncidé exactement avec la tenue du colloque international sur De Martino dans la culture européenne, et c'est avec gratitude que Daniel et moi lui avions offert un exemplaire dédicacé de ce livre qu'elle avait rendu possible, au cours d'une pause du colloque.

Durant toutes ces années, à chaque séjour à Rome, Clara m'offrait une chaleureuse hospitalité dans sa maison de via Sant'Antonio all'Esquilino. C'était, pour nous, l'occasion de confronter nos expériences ethnographiques du moment. Des séances quotidiennes de mes enquêtes avec un extraordinaire «médium-voyant», digne héritier des *Benandanti* de Carlo Ginzburg, qui recevait sa clientèle à quelques centaines de mètres de sa maison, aux séances de visionnage des cassettes de films de mariage et aux grandioses cérémonies exorcistes de Mgr Milingo, dans la lointaine banlieue de Rome, nombreuses furent les occasions de penser ensemble des situations dont nous partagions librement l'observation ou le récit. La métamorphose, le temps d'une cérémonie rituelle, sous l'objectif de la caméra, d'une jeune femme semblable à tant d'autres en une éblouissante créature surnaturelle – une «mariée» – dotée de toutes les compétences d'une star télévisuelle était un véritable objet de fascination pour Clara[40]. Le merveilleux des spectacles somnambuliques avait, désormais, fait place au merveilleux d'un rite biographique traver-

39 Giordana Charuty (a cura di), *Nel Paese del tempo. Antropologia dell'Europa cristiana,* Naples, Liguori, 1995.

sant les classes sociales. Mais n'était-ce pas, au fond, la même interrogation sur les limites de ce que peut l'analyse anthropologique pour la compréhension des modèles culturels du féminin et des difficultés de l'identification à soi qui soutenait sa quête de savoir?

Puis le merveilleux fit place au miraculeux saisi là encore, un peu à la manière de Michel de Certeau et, bien sûr, de De Martino, comme un symptôme de modèles concurrents de rationalité, mais aussi à travers le questionnement d'une anthropologie de l'écriture qui était, alors, au cœur d'une recherche collective à Toulouse. Cependant, plus difficile fut la tentative d'enquête à Lourdes, à l'occasion d'un séjour toulousain. Une brève allusion apparaît par deux fois, presque dans les mêmes termes, dans *Il miracolo e la sua prova:* «De Lourdes, quand j'y suis allée il y a une dizaine d'années, je me suis littéralement enfuie, en abandonnant l'idée (encore vague) de trouver là le terrain le plus adapté pour une recherche sur le thème des relations entre médecine et religion dans la société contemporaine»[41]. A vrai dire, la fuite ne fut pas une réaction immédiate et isolée. Tout comme la «nausée de Pierre», c'est la mienne qui eut raison de son attraction pour toute la quincaillerie autour du sanctuaire. L'enthousiasme de Clara pour les capacités d'observation et de compréhension d'Émile Zola pouvait lui servir de filtre pour affronter la laideur et la répulsion du grand sanctuaire catholique de cette fin du XXeme siècle. Mon expérience, en revanche, des joyeuses *romarias*

40 Clara Gallini a publié plusieurs versions de cette ethnographie, parmi lesquelles : « Immagini da cerimonia. Album e videocassette da matrimonio », *Belfagor,* XLIII, nov. 1988, p.675-691 ; « Le rituel médiatique », in G. Althabe, D. Fabre, G. Lenclud, *Vers une ethnologie du présent,* Paris, MSH, 1996, p. 117-126.

41 « Da Lourdes, quando ci andai una decina d'anni fa, sono letteralmente scappata, mandando a monte l'idea (ancor vaga) di trovare lì il terreno più adatto per una ricerca sul tema dei rapporti tra medicina e religione nella società a noi contemporanea », in Clara Gallini, *Il miracolo e la sua prova. Un etnologo a Lourdes,* Napoli, Liguori, 1998, p.10.

portugaises eut raison de ma capacité d'empathie et de tolérance pour les pulsions psychiques qui animaient, de manière souterraine, son nouvel objet de tourment intellectuel. Arpentant les allées du sanctuaire, je multipliais les commentaires assassins sur ces dames brancardières, à l'uniforme calqué sur celui de la Croix-Rouge, qui poussaient triomphalement devant elles des corps décharnés, tels des cadavres ambulants, et je réussis à arracher Clara aux boutiques de souvenirs et d'images de Bernadette, pour écourter, au plus vite, ce cauchemar. A deux heures du matin, nous étions enfin de retour à Toulouse, affalées dans des fauteuils, un verre de vin à la main. Et je l'entends encore déclarer, d'une voix éteinte: «Je n'y comprends rien!», avant de remplir à nouveau son verre...

Renouant avec les interrogations soulevées par le dispositif des cures construites à travers l'épistémologie locale du somnambulisme magnétique, les guérisons miraculeuses de Lourdes seront finalement reconduites à une forme codifiée de « thérapie symbolique » dont l'anthropologue identifie les diverses composantes. Mettre en discussion cette proposition analytique demanderait, bien sûr, de plus amples développements. Il me suffit de dire, ici, que j'ai moi-même mis plusieurs années avant de pouvoir expliciter, à partir de mon analyse du pèlerinage coutumier, le sentiment d'obscénité que m'inspire toujours la modernité de « Lourdes », par intégration de la Science comme instance symbolique: une entreprise de naturalisation de l'épreuve du pèlerinage où de trop réels mourants viennent se substituer à des pèlerins que la coutume contraignait, par le seul travail culturel, à s'éprouver symboliquement comme des défunts. Sans doute, alors, peut-on souscrire à l'assimilation du récit de guérison miraculeuse à la traversée d'une « agonie » mais cette assimilation est une transformation, ou plus exactement une « littéralisation » de la logique de la coutume, plutôt qu'une variante de l'opposition générique entre mort et renaissance.

De Martino en partage

A partir de la fin des années 1990, Clara Gallini m'exposait volontiers, à chacun de mes séjours romains, le travail accompli au sein de l'Association De Martino. J'avais quitté Toulouse pour succéder à Jeanne Favret Saada à l'*École pratique des hautes études* et j' animais, avec d'autres anthropologues parisiens, le séminaire *Anthropologie à Suger*. Nous avons invité Clara à présenter le travail accompli dans les archives démartiniennes pour documenter les premières «expéditions» ethnographiques dans le Sud. Françoise Zonabend, Carlo Severi et moi-même étions les discutants. Ce fut le point de départ du dossier publié, en 1999, dans la revue *Gradhiva*[42]. Mais cet intérêt commun pour interroger la trajectoire intellectuelle et existentielle de De Martino nous a, progressivement, éloignées. Et comme l'expérience sera, hélas, appelée à se répéter plus d'une fois, sans doute doit-on en conclure que, chez les lettrés occidentaux, les relations projectives qui se nouent au sein des «parentés intellectuelles» sont plus explosives que celles qui structurent les liens de parenté familiale...

«Cela m'évitera de la faire!» fut la première réaction de Clara, lorsque je lui soumis la demande, pour moi inattendue, de biographie intellectuelle pour une collection des éditions Parenthèses que m'avait adressée Dionigi Albera, après la publication de *Gradhiva.* «On pourrait l'écrire ensemble», fut sa seconde remarque, deux ans plus tard, après avoir lu mon analyse d'une correspondance de jeunesse entre De Martino et son ami Armando Forte. Après beaucoup d'hésitation, j'ai silencieusement décliné cette invitation que d'autres se seraient, certainement, empressés d'accueillir. Je sentais confusément que je n'aurais pas la même liberté de mettre en œuvre ce que j'identifierai, après coup, comme une ethnographie des pratiques savantes, ce qui est autre chose que ce genre historiographique – la bio-

42 G. Charuty, C. Severi (ss la dir.), « Ernesto de Martino : un intellectuel de transition », *Gradhiva*, 1999, 26.

graphie intellectuelle – que Clara Gallini a elle-même pratiqué par fragments, en se réservant la plupart des introductions à l'édition des matériaux d'archives liés aux enquêtes de terrain. Déjà malade – elle avait subi une première intervention chirurgicale au mois d'octobre précédent – Clara ne put intervenir de vive voix lors de la présentation de l'édition italienne des *Vies antérieures d'un anthropologue,* en février 2011 à la Fondation Basso. Mais, pour l'occasion, elle écrivit un texte, demeuré inédit, où elle soulignait la découverte des archives de Vittorio Macchioro et la nouveauté de la méthode pour « parcourir une histoire à la fois affective et intellectuelle »[43]. Je lui en suis particulièrement reconnaissante.

Clara travaillait à l'édition de *La fine del mondo* juste avant de commencer à s'intéresser aux multiples scènes sociales de la culture magnétique. Il y a trois ans, après avoir passé plusieurs jours à corriger des traductions pour l'édition française de *La fin du monde*[44], j'ai tout à coup compris combien *La sonnambula meravigliosa*, avec ses choix d'objets, de méthode et d'écriture, était nourrie par une appropriation plus libre, et donc plus apaisée, du dernier De Martino. Outre le passage des anciens mondes ruraux à la modernité urbaine, l'emploi du vocabulaire de l'ethos, des considérations sur la valeur existentielle de la créativité culturelle, mais aussi la diversité des matériaux allant de la littérature médicale à la littérature romanesque actualisent le projet d'«ethnologie réformée» que poursuivait De Martino dans les années 1960.

Aussi, est-ce à la lumière de cette enquête sur les cultures magnétiques qu'il convient, me semble-t-il, de lire la réévaluation

43 Clara Gallini, « Presentazione del libro di Giordana Charuty, 3 marzo 2011-02-01 », inédit. Il s'agit de *Ernesto de Martino. Le precedenti vite di un antropologo*, Traduzione di Adelina Talamonti, Milan, Franco Angeli, 2010. La présentation eut lieu le 3 février 2011.

44 Ernesto De Martino, *La fin du monde. Essai sur les apocalypses culturelles*. Texte établi, traduit et annoté sous la direction de G. Charuty, D. Fabre, M. Massenzio.. Paris, Ehess-Translation. 2016.

qu'elle introduit pour la seconde édition de *La fine del mondo* de 2002[45]. Comme elle l'a fait pour l'un de ses propres livres, elle n'hésite pas à faire retour sur un jugement antérieur pour en renverser la portée. Chacun des termes qu'elle emploie sonne remarquablement juste: un « laboratoire », un « moment créatif de la recherche » auquel on ne saurait opposer les exigences que l'on peut formuler à l'égard d'un livre achevé. Et d'inviter le lecteur à faire preuve d'une égale créativité pour entrer dans ce labyrinthe d'expériences de pensée qui débordent la question circonstanciée des apocalypses. Et de souligner l'originalité d'une pensée du religieux liée à la conceptualisation d'un inconscient anthropologique, fait de mémoires incorporées, de présence en nous d'histoires collectives dont nous sommes les héritiers.

Le moins que l'on puisse dire c'est que, de ses propres recherches tout autant que du renouveau de la lecture de De Martino, entre France et Italie, elle est bien la première à avoir tiré les leçons pour replacer le maître à sa juste place.

***

45 Ernesto de Martino, *La fine del mondo. Contributo all'analisi delle apocalissi culturali.* A cura di Clara Gallini. Introduzione di Clara Gallini e Marcello Massenzio, Torino, Einaudi, 2002.

Lettres de Clara Gallini à Giordana Charuty

Lettre n° 1

Crema, 29. 12. 1977

Carissima Giordana,

eccomi tra le nebbie e i geli del Nord – non ci sono più abituata, e mi rintano in casa. [...]

Ti racconto tutto questo anche e sopratutto per farti capire le ragioni di un certo mio ritardo nel progettato (e sicuro!) viaggio a Carcassonne. Credo sia meglio rinviarlo a primavera: che ne dici? D'altra parte, non ho avuto notizie dall'Università. Oppure per loro va bene qualsiasi periodo? Fammelo sapere, se credi.

Non ho molte notizie da darti. Il libro di de Martino – quel maledetto rovinestate – è uscito in questi giorni, ma non ho ancor visto che faccia abbia, perché è arrivato a Cagliari mentre io ero già al Nord. A giorni poi dovrebbe uscire un librino – una piccola raccolta di saggi – sul folklore, presso l'EDES. Te le farò mandare. Ho ripreso le lezioni, ormai nel prevedibile sfacelo universitario. Un mortorio su tutta la linea! È vero che non dovrei lamentarmi: quest'anno ho studenti che seguono con molto interesse (e scarsissimi strumenti) i corsi, mentre l'Università si va spopolando e la gran massa di studenti vi transita solo per assolvere alla penosa formalità degli esami. Ma è consolarsi in una zattera che sta andando alla deriva.

Meglio andare in campagna, a cercare funghi. Sai che spuntano a dicembre, e in grande quantità? Siamo stati una domenica con V., T. e A. Ahinoi, i boschi erano costellati di magnifici esemplari: ma erano tutti velenosi! Uno spettacolo di una bellezza straordinaria... ma tutto lí! Per il resto – a parte queste brevi evasioni – non saprei che dirti di questi miei mesi autunnali, abbastanza monotoni, anche se fortunatamente un po' meno angosciati e dolorosi dell'estate scorsa. Sto iniziando finalmente una ricerca – di cui forse ti ho parlato –

sui bisogni culturali dei giovani, e stiamo partendo dal censimento di tutte le forme di associazionismi giovanili presenti in Sardegna. Sono le più varie, e un buon numero con interessanti tentativi di lavoro di «base». Ma ce n'è anche molte organizzate ed egemonizzate dai cattolici – sia di destra che di sinistra: sono forse anzi la maggioranza. Fa rabbia vedere come le sinistre non abbiano saputo e voluto egemonizzare questo settore così fondamentale: il '68 non ha lasciato traccia, anche in questa direzione.

Credo che dedicherò buona parte di gennaio alla ricerca: e questo sarà un'esperienza senz'altro molto vitale, dal momento che entreremo direttamente e nel vivo della problematica, mettendoci a contatto con i gruppi di giovani, il loro lavoro, i loro interessi. Non mi è molto chiaro nè da dove si partirà, nè tanto meno dove si arriverà. L'impressione è di trovarsi di fronte a forze potenziali, ma sprecate...

E tu, cosa fai? Come vivi? Dammi tue notizie: le tue lettere mi dan sempre molta gioia.

Ti auguro un buon anno, come lo vorresti. Ti abbraccio,

Clara

Lettre n° 2

Roma, 2.2. 1987

Carissima!

Qui c'è un sole meraviglioso, e tutti ti pensiamo. Hai lasciato tracce, ma so anche che verrai ad aprile per riconfermarle, il che è ottimo. Quanto a me, son stata a Parigi, in una città assolutamente invivibile – scioperi prima, e poi quella neve che anche voi avete conosciuto! E così, con una bella grippe, ho dovuto tener la scena. Per fortuna che potevo appoggiarmi a una stampella! Sì, perché, nella

follia generale, si è aggiunta anche Vittoria, sì, la nostra Vittoria, sempre più claudicante e su due stampelle. Ci mancava giusto il terzo personaggio, e avremmo fatto i tre ciechi del Brueghel, finendo tutti nella Senna. Scherzi a parte, Parigi mi pare andata molto bene sia per Amalia Signorelli che per me – non altrettanto per la piccola mostra di Mazzacane [...][46]. Ma mettiamo anche questo in conto alla catastrofe climatica!

Allora! Lanternari ti cercava per avere le tue terapie spiritistiche[47]. Gli fornirò la fotocopia delle pagine del *Couvent* in cui ne parli. O hai altro?

E poi, un'altra bella storia. Che è bellissima. Appunto perché storia di donne. Allora, alla tavola rotonda mi si fa avanti una ragazza, che con fare dolcissimo e timidissimo mi consegna una traduzione di *Intervista a Maria*...L'ha fatta lei per il suo piacere! Non ti pare straordinario? Ma il più straordinario è che l'ha fatta egregiamente. Per meglio dire: egregiamente tutto l'entretien, assai meno bene (ma è la parte più breve) il mio commento. Ma l'entretien è una delizia: e non è solo il giudizio mio, ma anche quello di Vera e del suo vecchissimo padre, che è stato così fantastico da rivedere parola per parola la traduzione. È lui il più drastico (ma non a torto) invece sulla parte finale.

Allora ho pensato una cosa. Di mandarvi questa traduzione, per vedere se non interessi pubblicarla. Se interessasse, si potrebbe in brevissimo tempo rivedere – o rifare – la trad. delle venti cartelle fi-

nostos 3 2018

46 Il s'agit d'une table ronde sur De Martino organisée par la Maison de l'Italie, à la Cité universitaire. Vittoria De Palma fit le voyage malgré une fracture au talon qui l'obligeait à marcher avec deux béquilles. La vague de froid de janvier 1987 a enseveli la France sous la neige et paralysé les moyens de transports parisiens.

47 Il s'agit des cures de la folie pratiquées par les spirites toulousains, en opposition à l'internement psychiatrique : Giordana Charuty, *Le Couvent des fous...op.cit.*

nali, in cui parlo io e non Maria. Riceverai dunque a parte il pacchetto.

Quanto alla tua traduzione, naturalmente va bene. E non so come dirti grazie. Be' confesso che l'ho guardata molto rapidamente (qui il tempo non basta mai) e potrà darsi che ci trovi qualche neo, che ti segnalerei. Ma, a occhio e croce, «tira», «trotta», non si inceppa. Grazie! Grazie!

Ecco tutto il lavorativo. Per il resto... sto fisicamente bene, fors'anche perché, in pratica, mi sto arrendendo a prendermi ritmi più lenti, godendomi di star stesa sul divano contornata dai gatti, che – immaginerai benissimo – continuano ad essere quattro e sempre più rompiscatole che mai.

Avrò tue notizie prima di aprile? E per allora hai un tetto? Salutami Jean-Luc. A te une bise grossa così.

Clara

Lettre n°3

Roma, 5 giugno '87.

Carissima,

Ma sei matta a mandarmi tutto quel ben di dio?... Zola è una vera delizia. Peccato solo che non ci sia un Lourdes di mezzo... Comunque, a Napoli c'è stato un convegno proprio sull'ultimo Zola, con cose interessanti sull'argomento: comincerò oggi a leggerle, e te le lascerò da parte per quando tornerai. Perché tornerai presto, spero! Il nostro convegno sul razzismo è andato molto, molto bene. E anche la mostra: 200 cartoline liberty e oltre 100 manifesti cinematografici. Anche questo potrai vedere quando sarai qui, perché il materiale sta da me e da Enrico Sturani.

Peraltro, grande, grande stanchezza. Che si accompagna alla classica depressione di quando si è lasciato uno stress e si è in una

sorta di terra di nessuno, limbo in cui si ha a che fare con un se stesso miserabile e senza progetti.

Ma quando vieni? I miei tempi sono ancora relativamente fluidi per le cose piacevoli, assai meno per le altre. Allora: dal 15 luglio al 15 agosto con la madre, a San Remo, lei in clinica io in casa di mia sorella. Nella prima metà di luglio, una volta fatti gli esami (2 luglio) pensavo di andare nelle grotte di Stigliano, a farmi una bella pelle come i serpenti. Voleva venire anche Vittoria, ma i medici glielo hanno sconsigliato: l'edema della caviglia non glielo permette. Allora, non so bene che farò.

Ti telefonerò comunque in questi giorni, chissà che anche tu non voglia farti una bella pelle... Dimenticavo: ho trovato tutta la letteratura sul dibattito medico, postcharcottiano, su Lourdes. Continua all'incirca fino alla prima guerra mondiale, e in Italia ha visto entrare in campo, agguerritissimo, padre Agostino Gemelli, il fondatore della psicologia cattolica oltreché della cattolicissima Università del Sacro Cuore di Milano. Ho anzi l'impressione che proprio il dibattito su Lourdes abbia contrassegnato la sua fuoriuscita dal campo dei medici laici e socialisti! Diomio, quale attualità. Sai che il Papa a Sangiovanni Rotondo ha pregato davanti alla tomba di Padre Pio, di cui ha proposto il rilancio? Sarà beatificato. In più, il papa ha rilanciato il diavolo come realtà vera. E quindi – implicitamente ma non troppo – ha ufficializzato l'esorcismo. Altro che Africa Nera! È Roma e Chestokova!

A presto, carissima. Ti abbraccio,

Clara

Traduction

Lettre n° 1 :

Crema, 29. 12. 1977

Très chère Giordana,

me voici dans les brumes et les gelées du Nord – je n'y suis plus habituée et je reste calfeutrée à la maison. [...]

Je te raconte tout ceci surtout pour que tu comprennes les raisons d'un certain retard dans mon projet de voyage (qui se fera, c'est sûr) à Carcassonne. Je crois qu'il vaut mieux le renvoyer au printemps: qu'en dis-tu? D'autre part, je n'ai pas eu de nouvelles de l'Université. Peut être que n'importe quelle période leur va bien ? Dis-moi, si c'est le cas.

Je n'ai guère de nouvelles à te donner. Le livre de De Martino – qui m'a, hélas, gâché l'été – est paru ces jours-ci, mais je n'ai pas encore vu quelle allure il a, car il est arrivé à Cagliari tandis que j'étais déjà au Nord. Dans quelques jours devrait aussi paraître un petit livre – un recueil d'essais – sur le folklore, chez EDES. Je te les ferai envoyer. J'ai repris les cours, dans le délabrement universitaire qui était prévisible. Un enterrement sur tous les plans! C'est vrai que je ne devrais pas me plaindre: cette année j'ai des étudiants qui suivent les cours avec beaucoup d'intérêt (et de très rares moyens), tandis que l'Université se dépeuple et que la majeure partie des étudiants ne vient que pour se soumettre à la pénible formalité des examens. Mais c'est se consoler sur un radeau qui va à la dérive.

Il vaut mieux aller à la campagne chercher des champignons. Sais-tu qu'ils sortent en décembre, et même en grande quantité? Nous y sommes allés un dimanche avec V., T. et A. Ah, pauvre de nous, les bois étaient constellés de magnifiques exemplaires: mais ils étaient tous vénéneux! Un spectacle d'une beauté extraordinaire...

mais c'est tout! Pour le reste – à part ces quelques moments d'évasion – je ne saurais que te dire de ces mois d'automne, assez monotones, mais, heureusement, moins angoissants et moins douloureux que ceux de l'été dernier. Je commence enfin une recherche – dont je t'ai peut-être parlé – sur les besoins culturels des jeunes, nous partons du recensement de toutes les formes d'associations juvéniles présentes en Sardaigne. Elles sont très variées et, pour bon nombre d'entre elles, avec des tentatives intéressantes de travail de «base». Mais il y en a beaucoup qui sont organisées et contrôlées par les catholiques – de droite comme de gauche: c'est peut-être la majorité. Il y a de quoi être en colère quand on voit comment les diverses gauches n'ont pas su, ni voulu, prendre le contrôle de ce secteur tellement fondamental: là non plus, 68 n'a laissé aucune trace.

Je crois que je consacrerai une bonne partie du mois de janvier à la recherche: et ce sera une expérience sûrement pleine de vitalité dès que nous entrerons dans le cœur de la problématique, en entrant en contact avec des groupes de jeunes, avec leur travail, leurs intérêts. Je ne sais pas très bien d'où nous partirons, ni encore moins où nous arriverons. J'ai l'impression que l'on se trouve devant des forces potentielles, mais qui sont gaspillées...

Et toi, que fais-tu? Comment vis-tu? Donne-moi de tes nouvelles: tes lettres me donnent toujours beaucoup de joie.

Je te souhaite une bonne année, comme tu la voudrais. Je t'embrasse,

Clara

Lettre n° 2

Rome 2. 2. 1987

Très chère!

Ici il y a un soleil merveilleux, et tout le monde pense à toi. Tu as laissé des traces, mais je sais aussi que tu viendras en avril pour les

confirmer, ce qui est très bien. Quant à moi, je suis allée à Paris, dans une ville absolument invivable – les grèves d'abord, et puis cette neige que vous avez eue aussi! Et, en plus de tout ça, j'ai dû affronter la scène avec une belle grippe. Heureusement que je pouvais m'appuyer sur une béquille; eh oui, à cette la folie générale, s'est aussi ajoutée Vittoria, notre Vittoria, boitant toujours plus, sur deux béquilles. Il ne manquait qu'un troisième personnage pour faire les trois aveugles de Brueghel, et finir tous les trois dans la Seine. Plaisanteries à part, Paris a très bien marché, je crois, pour Amalia Signorelli comme pour moi – moins bien pour la petite exposition de Mazzacane [...]. Mais mettons aussi cela sur le compte de la catastrophe météorologique!

Alors, tu sais que Lanternari te cherchait pour avoir tes thérapies spirites. Je lui donnerai la photocopie des pages du *Couvent* où tu en parles; ou as-tu autre chose?

Et voici une autre belle histoire. Très belle. Parce que c'est, justement, une histoire de femmes. Pendant la table ronde, une fille s'avance vers moi, et, pleine de douceur et de timidité, elle me remet une traduction d' *Intervista a Maria*... C'est elle qui l'a faite par plaisir! Cela ne te paraît pas extraordinaire? Mais le plus extraordinaire c'est qu'elle l'a très bien faite. Plus exactement: tout l'entretien est très bien, beaucoup moins bien (mais c'est une partie plus brève) mon commentaire. En tout cas, l'entretien est un délice: et ce n'est pas seulement mon avis, c'est aussi celui de Vera et de son vieux père, à ce point fantastique qu'il a revu la traduction mot à mot. C'est lui le plus sévère (mais il n'a pas tort) sur la dernière partie.

Alors, voici ce que j'ai pensé : vous envoyer cette traduction pour voir si cela paraît intéressant à publier. Si cela vous intéresse, on pourrait en très peu de temps revoir – ou refaire – la trad. des vingt derniers feuillets, où c'est moi qui parle et non pas Marie. Tu recevras donc le petit paquet à part.

Quant à ta traduction, naturellement elle va bien. Et je ne sais comment te remercier. Bon, j'avoue que je l'ai regardée très rapidement (ici le temps manque toujours) et il se peut que j'y trouve quelque défaut, que je te signalerai. Mais, à vue de nez, «elle avance», «elle court», on ne trébuche pas. Merci! Merci!

C'est tout pour la partie travail. Pour le reste ... je me sens bien physiquement, peut-être aussi parce qu'en pratique, je me suis résolue à adopter des rythmes plus lents, en prenant plaisir à rester allongée sur le divan entourée par les chats qui – tu l'imagines bien – sont toujours quatre et toujours plus casse-pied.

Aurai-je de tes nouvelles avant avril? Et auras-tu alors un toit? Mon bonjour à Jean-Luc. A toi une bise grosse comme ça.

Clara.

Lettre n°3

Rome, 5 juin '87

Très chère,

mais tu es folle de m'envoyer toutes ces richesses?... Zola est un vrai délice. Dommage seulement qu'il n'y ait pas un Lourdes au milieu... En tout cas, à Naples il y a justement eu un colloque sur le dernier Zola, avec des choses intéressantes sur le sujet: je vais commencer à les lire aujourd'hui, et je te les mettrai de côté pour ton retour. Parce que tu vas revenir bientôt, j'espère ! Notre colloque sur le racisme a très, très bien marché. Et l'exposition aussi: 200 cartes postales liberty et plus de 100 affiches de cinéma. Tu pourras aussi les voir quand tu seras ici, car le matériel est chez moi et chez Enrico Sturani.

Par ailleurs, grande, grande fatigue. Qui s'accompagne de la dépression classique lorsque l'on sort d'un stress et que l'on se retrouve

dans une sorte de nulle part, de limbe où l'on a affaire avec un soi-même misérable et sans projets.

Mais quand viens-tu? Mes temps sont encore relativement fluides pour les choses agréables, beaucoup moins pour les autres. Alors: du 15 juillet au 15 août avec ma mère, à San Remo, elle à la clinique moi chez ma sœur. Dans la première moitié de juillet, une fois faits les examens (2 juillet) je pensais aller dans les grottes de Stigliano, pour me faire une belle peau comme les serpents. Vittoria voulait venir aussi, mais les médecins le lui ont déconseillé: l'oedème de la cheville ne le lui permet pas. Alors, je ne sais pas très bien ce que je ferai.

Je te téléphonerai de toute façon dans les jours prochains, qui sait si tu ne voudrais pas toi aussi te faire une belle peau ... J'oubliais: j'ai trouvé toute la littérature du débat médical, postcharcotien, sur Lourdes. Cela continue à peu près jusqu'à la première guerre mondiale, et en Italie il a vu entrer en scène, très aguerri, père Agostino Gemelli, le fondateur de la psychologie catholique outre d'être celui de la très catholique Université du Sacré Coeur de Milan. J'ai même l'impression que c'est le débat sur Lourdes qui a marqué sa sortie du camp des médecins laïcs et socialistes! Mon Dieu, quelle actualité. Tu sais que le Pape à San Giovanni Rotondo a prié devant la tombe de Padre Pio, dont il a proposé la relance? Il sera béatifié. De plus, le pape a relancé le diable comme réalité vraie. Et donc – plus ou moins implicitement – il a officialisé l'exorcisme. Tu parles d'Afrique Noire! C'est Rome et Chestokova!

A bientôt, très chère. Je t'embrasse,

Clara

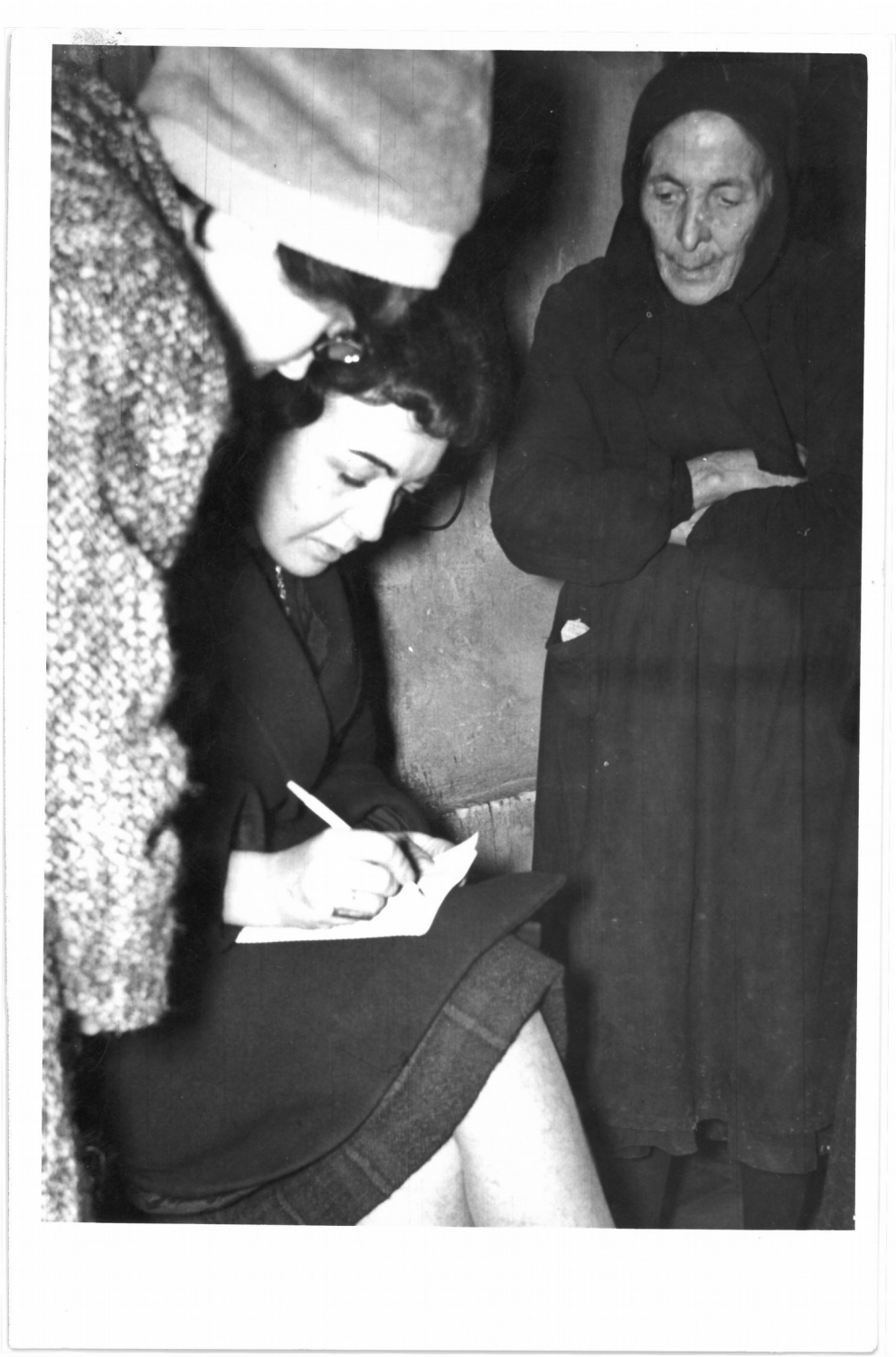
L'ethnographe à l'écoute de *s'abbrebadora*, la spécialiste des conjurations. San Vito, 1961, photo Virgilio Lai

Le rituel de *s'imbrusciadùra*, le jour de la Fête-Dieu, pour préserver les enfants des maux de ventre, Paulilàtino, 1961, photo Clara Gallini

Cure du *furriacallu* (estomac retourné), San Vito, 1961, photo Virgilio Lai

nostos 3 2018

Le travail des femmes, entre tradition et modernité, Desulo, 1975, photo Clara Gallini



L'ethnographe et la guérisseuse, San Vito, 1961, photo Virgilio Lai

L'ethnographe et la guérisseuse, San Vito, 1961, photo Virgilio Lai

nostos 3 2018